LECTURE ANACHRONIQUE

ROMAIN KALBRIS, d'Hector MALOT

par Francis Marcoin

Hector Malot reste aujourd'hui l'auteur d'un seul livre, qui est en même temps, comme les livres uniques des écoles, une somme, non pas des savoirs mais des émotions et des apprentissages d'un orphelin livré au hasard de la route. Sans famille ***efface donc*** Romain Kalbris, ***devenu introuvable en librairie, sans doute parce qu'on croit avoir affaire simplement à l'esquisse d'un chef d'œuvre. J'avoue cependant un faible pour ce roman plus bref, plus alerte, et d'une légèreté qui n'exclut ni l'abondance des péripéties ni l'honnêteté sourcilleuse du propos.***

Dans *Le Nouveau Larousse illustré* Hector Malot n'est qu'un « littérateur » honnête et consciencieux, auteur d'un nombre considérable d'œuvres où « il analyse, non sans esprit d'observation, les secrets mobiles des actions humaines ». « Littérateur : personne versée dans la littérature, ou qui en fait son occupation habituelle ». *Sans famille* lui permet de faire meilleure figure pour la postérité, mais n'espéra-t-il pas briller plus avantageusement, après que Taine, dans un article du *Journal des Débats*, l'eut présenté en 1865 comme un nouveau Flaubert pour sa trilogie *Les Amants* ?

Voisinages littéraires

On a oublié la proximité de ces contemporains, normands tous les deux : Hector Malot est né en 1830 à La Bouille, lieu promis à la célébrité avec *Le Horla* de Maupassant, puisque le narrateur y vivra dans une maison rappelant celle de Flaubert à Croisset. Il y a donc un entrecroisement des carrières, des sites et des relations, qui apparaît dans l'histoire de sa vie littéraire publiée en 1896 par Hector Malot, *Le roman de mes romans* : c'est avec le grand ami de Flaubert, Louis Bouilhet, qu'il quitte Rouen pour Paris, cherchant d'abord par le théâtre un succès qu'il croit facile. Les deux

compagnons se lisent l'un à l'autre leurs premiers écrits et fréquentent Louise Colet, alors collaboratrice d'un journal de mode qui la paie en partie avec des produits de beauté, écoulés par son entourage à moitié prix.

Au delà de ce voisinage géographique, on découvre une inspiration commune, tellement criante dans un livre comme *Les amours de Jacques* qu'on pense au plagiat. Le chapitre II de ce roman, dès sa première ligne, (« le lendemain matin nous étions à l'étude depuis une heure »...), semble répéter terme pour terme le début de *Madame Bovary* en inversant simplement les rôles, puisque le nouveau est le narrateur, tandis que le personnage ridicule, Jacques, est un élève plus ancien. Le délit semble se confirmer quand le lecteur, éprouvant les émotions d'un enquêteur, découvre le nom de ce narrateur, Frédéric Arnoult, qui ne peut que rappeler furieusement le couple formé par Frédéric Moreau et Mme Arnoux dans *L'Education sentimentale*, dont *Les amours de Jacques* sont fort proches : mêmes ambitions littéraires avortées, même mélange d'illusion et de paresse. Mais si le livre de Flaubert est publié en 1869 par Michel-Lévy, celui d'Hector Malot, chez le même éditeur, date de 1861...

Il n'entre pas dans notre propos d'aller plus loin dans le secret de ces correspondances, si fréquentes à une époque où le roman hésite entre l'écriture artiste et la production industrielle. Ceci suffit à montrer qu'avec Hector Malot, voici une œuvre qui avance en terrain connu, soit qu'elle emprunte et reformule, soit qu'elle inspire à son tour d'autres reformulations. Si bien que notre goût immodéré pour l'intertextualité se trouve satisfait plus que de raison. En effet, contrairement à Flaubert, qui s'était élevé contre le style bas des *Misérables*, Hector Malot concilie des inspirations éclectiques, et ses romans pour la jeunesse nous semblent s'épanouir à l'ombre de Victor Hugo, dont on pourrait évoquer mille rappels analogues aux flaubertismes des *Amours de Jacques*. Ainsi Romain Kalbris est-il né à Port-Dieu, en face des îles anglo-normandes, et l'évocation de l'Archipel de la Manche rend-il hommage aux *Travailleurs de la mer*.

D'où l'impression de toujours s'y retrouver, et le caractère fondamentalement rassurant de ces aventures dont l'extrême lisibilité s'accommodera toujours de la reprise, de la répétition, sans tuer ni le suspens ni l'émotion. Dans *Romain Kalbris* on trouve, plus ramassée, la matière de *Sans famille* : Romain, n'est-ce pas déjà Rémi ? A-t-on jamais un doute sur l'issue de leurs aventures ? Le narrateur des *Amours de Jacques*, qui a lu une bonne partie de la *Bibliothèque de campagne*, prévoit à peu près sûrement, dès la cinquantième page, le dénouement des romans qu'elle contient. Mais le lecteur ne trouve-t-il pas son agrément dans ce jeu avec le même, et n'en redemande-t-il pas ? « De tous mes romans, celui qui a été le plus souvent pris pour type du roman à recommencer, ç'a été *Sans famille*. Pendant quinze ans, si j'avais voulu, j'aurais pu indéfiniment raconter les aventures d'un enfant, ou ce qui valait mieux encore, de deux enfants, de beaucoup d'enfants. Ce pouvait être rémunérateur »... (*Le roman de mes romans*, p. 290).

Un Gil Blas des enfants ?

Hector Malot affecte une certaine réserve à l'égard de la littérature enfantine, lui qui a préféré dans sa jeunesse de vieux livres abandonnés comme le *Roland furieux*, le *Gil Blas*, un Molière complet ou un tome de Racine. Ses livres pour enfants, il les aurait écrits afin d'amuser, mais aussi pour mettre en scène une idée sous l'obsession de laquelle il serait resté pendant plusieurs années : on quitte ceux qu'on aime en prétextant les nécessités de la vie, sans savoir si on les

retrouvera vivants. « Quand on les aura perdus, combien ne regrettera-t-on pas de n'être point resté près d'eux autant qu'on l'aurait pu ? De là est né *Romain Kalbris* ; mais sa mise en œuvre n'a rien enlevé à l'amertume des regrets qui l'a inspiré ».

Avec ce qu'on pourrait appeler la vie de bohémien de Romain Kalbris, était donc recherchée une sorte de correction à la vie de bohème qui fait le fond des *Amours de Jacques*. On n'y trouve rien du désir de monter à Paris, rien d'une ambition durable qui couperait définitivement les liens avec la maison familiale. Plutôt le désir d'aller voir plus loin, qui sera favorisé par les circonstances. Le départ ne se fait pas dans l'allégresse : après la mort de son père, Romain doit suivre un oncle terriblement avare, et pour se consoler de la séparation d'avec sa mère, il n'aura pas la ressource de penser, comme Frédéric Arnoult en route vers sa pension, à Gil Blas quittant légèrement Oviédo sur la mule de son révérend oncle le chanoine. Mais son errance est encore proche du modèle picaresque, et c'est à coup de sophismes qu'il se persuade de ne pas retourner tout de suite chez sa mère. Il y a une euphorie du mouvement pour le mouvement, de l'enchaînement des hasards, analogue après tout à l'acte de lecture, qui nous entraîne mais pour un temps que nous savons limité. C'est en cela que *Romain Kalbris* est à la fois un « Gil Blas des enfants » et un « Anti-Gil Blas des enfants » ou un « Anti-Lazarillo de Tormes » : on s'amuse de retrouver tel motif commun (l'avarice d'un oncle ou d'un prêtre conduisant à des variations sur la miche de pain) mais l'errance se développe ici à l'horizon du retour et des retrouvailles.

Parler de roman de formation serait donc abusif, puisque l'éducation de Romain se fait avant et après un voyage qui est moins une période d'apprentissage qu'une parenthèse dans la vie, un moment à soi-même accordé pour jeter sa gourme et pour expérimenter des capacités déjà construites. Avec l'inspiration picaresque, on aurait plutôt un roman de déformation, quand un patron de cirque prétend faire entrer Romain dans une boîte bien trop petite pour lui. Toute autre, de ce point de vue, sera la condition de Rémi, soumis à des sujétions plus contraignantes, mais accédant à la lecture et au savoir grâce à quelques intercesseurs.

Que cette aventure est une vie dans la vie, Hector Malot l'exprime génialement en faisant connaître à son personnage comme une autre naissance, suivie d'une mort tout aussi symbolique. Deuxième naissance, quand Romain, forcé de prendre un bain dans une mare, est dépouillé de tous ses vêtements. Sa nudité, le ramenant à l'enfance première, le coupe momentanément de ses projets et de sa vie antérieure. Quand à l'expérience de la mort, elle réédite celle d'Arthur Gordon Pym, puisque le jeune garçon, enfermé dans une caisse au fond d'un navire pour pouvoir prendre le large, se retrouve dans un véritable tombeau dont il ne sortira qu'à grand peine.

Cette petite mort, contrairement à celle d'Arthur Gordon Pym, met un terme à l'aventure. Une dernière épreuve, et la vie reprendra son cours. Romain parviendra à ramener seul le bateau abandonné par son équipage, sera salué comme un héros, sera même employé comme comédien dans *Le naufrage de La Méduse*, avant de retrouver sa mère et son éducateur, M. de Bihorel. Nous sommes loin de l'inspiration mortifère d'Edgar Poe, bien que la mort ne soit pas cachée. Mais si le père de Romain, marin courageux, meurt au début du roman, écrasé avec son bateau contre la côte, Romain survit à une épreuve analogue dans le dernier chapitre, en plantant son couteau dans le sable pour lutter contre le ressac.

John Trenchard, dans l'œuvre célèbre de J. Meade Falkner, *Monfleet*, (1898), réapparaî-

tra d'une manière étrangement semblable dans son Dorset natal, au prix de la mort de son père adoptif, Elzevir Block. Tout au long de ce grand roman d'aventures, le jeune héros ne cesse de vivre la répétition de sa propre mort, comme si ce genre littéraire ne pouvait se perpétuer qu'en multipliant les tortures. Hector Malot lui-même, dans *Sans famille*, allongera le temps d'épreuves de Rémi, tout en préservant la poésie de la route et en affectant le monde d'un caractère aimable qu'on ne trouve ni chez Poe ni chez Falkner, en dépit des mêmes motifs romanesques.

Quand Romain, obligé de suivre un cirque, voyage dans une maison roulante comme le héros de Mme de Stolz [1], l'horreur accorde une place à la cocasserie, et la verve du comte de Lapolade rappelle celle du marquis de La Galoche, dans *Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart*, mais une fois de plus avec davantage de modération, Hector Malot ménageant ici la part du sérieux et de la sentimentalité.

Exotisme normand

Le voyage est appelé par ce nom mystérieux de Kalbris et par l'ascendance prétendument phénicienne qui le justifierait, tout en distinguant physiquement le héros. Rien de normand ou de breton, nous dit-on, dans ces yeux noirs, ce teint bistré et ce nez fin. Une finesse qui nous attache au jeune garçon. Est ainsi suggérée une beauté particulière, encore plus affirmée chez Rémi, en même temps qu'une certaine fragilité, qu'on pourrait dire féminine si, renversant nos idées rapides, Malot n'avait fait de Perrine, dans *En famille*, une héroïne particulièrement forte.

A ce nom, on suggérera ici une autre influence possible : récemment ont été republiés les *Mémoires* de l'aventurier Joseph Kabris, dont des éditions originales avait paru précisément à Rouen. Et le personnage du général Flohy, l'oncle de Romain devenu une espèce de Dieu vivant à Calcutta, semble démarqué de ce type d'aventurier.

Mais en face de cet exotisme, la Normandie, terre d'élection de la littérature réaliste, est soudain dépouillée de son prosaïsme. Les noms de certains personnages, M. de Bihorel, Diélette, sont empruntés à des villes du terroir et même le surnom de La Bouillie, attribué à un des acrobates du cirque, peut faire penser à un rappel plaisant du lieu natal, La Bouille. Avant les nombreux tours de la France qui suivront, c'est donc un tour de la Normandie. A l'époque où l'Amérique se débarrasse de ses Indiens et la France de ses derniers loups, tout en rêvant à l'enfant sauvage, Hector Malot cherche dans le territoire le plus aménagé des lieux de refuge et de perdition. Haies, plages et bois, pour la dernière fois, revêtent un caractère primitif. Mais l'auteur sait bien qu'il rêve, et prend soin d'en rire; Ainsi, quand les jeunes saltimbanques découvrent Romain dans le feuillage, croient-ils voir un sauvage :

« Quelle langue parle-t-il, ton sauvage ? demanda celui qu'on appelait Cabriole.

- Le français, Monsieur, dis-je en intervenant. »

Sauvage, il le sera vraiment, de façon dérisoire, quand on l'emploiera au cirque, teint en nègre, pour représenter un esclave africain venu du désert avec le lion.

Un héros inclassable

Les îles ne sont pas au loin, mais près de la foule ; Romain Kalbris comme Rémi manquent de mourir de faim dans la société. Moments affreux et scandaleux, en même temps peut-être profondément rassurants : comme si la société n'était pas encore totalement verrouillée, comme si on pouvait

(1) voir l'article de Francis Marcoin sur *La Maison roulante* (Revue des livres pour enfants, n°133)

échapper à l'encadrement de l'école et surtout de la production, ou comme Perrine, à la promiscuité des logements ouvriers pour s'aménager une petite île dans les marais de Maraucourt, à portée de voix de l'usine.

Romain ne sera pas soumis au travail manufacturier, aussi dur pour le corps que le vagabondage, mais la liberté en moins. Il y a quelque utopie dans sa pauvreté, qui n'est pas une misère « normale », celle du prolétaire dont la ration est calculée juste pour la survie. Le dénuement extrême, au contraire de cette lente consomption, peut aboutir à la mort brutale, - celle de Vitalis dans *Sans famille* -, mais aussi à la délivrance. Du moins le roman peut-il en donner l'illusion, et si Romain doit fuir la dislocation que lui promet Lapolade, il échappe à la déformation physique décrite par Marx (dans des pages à la Dickens), ou à la déformation morale évoquée dans *En famille* et combattue par le projet philanthropique sur lequel se clôt ce dernier roman.

En même temps, héros profondément individualiste, Romain ne peut se joindre à une bande quelconque ou à ces familles à la Thénardier. L'épisode parisien, le plus effrayant du périple, montre que la ville est dure aux pauvres, aux *misérables*, terme directement hugolien, et qui désigne moins les classes laborieuses que les classes dangereuses. Avec le dénommé Bidoche, Romain s'approche des mystères de Paris, de sa vie souterraine faite de rapine et d'argot. Mais il faut s'enfuir, comme Rémi devra s'enfuir de Londres.

Inclassable donc, il déserte l'école. On a vu pourtant qu'il n'apprendrait pas grand chose sur les chemins. C'est que, privilège aristocratique, il bénéficie d'une éducation particulière. Avant d'être envoyé chez son oncle à Dole, il a rencontré sur la plage un vieil original, M. de Bihorel : « *celui qui m'avait hélé n'allait pas me renvoyer à l'école* ». Rien ne vaut la découverte de visu,

ALORS IL LA PRIT DANS SES BRAS ET ME DIT DE LE SUIVRE.

Romain Kalbris, ill. Bayard, Hetzel

même si l'auteur s'empresse de se contredire en offrant au lecteur quelques éléments du savoir dispensé par M. de Bihorel. Mais si l'école a besoin de livres, le livre est une école qui peut dispenser de la fréquentation de la classe. Il est lui aussi un précepteur particulier et l'on aurait tort de confondre absolument l'entreprise éditoriale d'éducation et de récréation d'Hetzel avec les lois scolaires de la IIIème république. Un même souci d'instruction ne conduit pas nécessairement aux mêmes solutions, et Malot, écrivant *Sans famille* sur la base d'un projet de manuel, célébrera plutôt l'apprentissage de l'écriture sur les routes.

M. de Bihorel enseigne à regarder les choses, les anémones de mer ou la vie des fourmis, qui permettent des aperçus sur l'organisation sociale des hommes, dont lui-même s'exclut, puisqu'il a entrepris de vivre sur son île comme Robinson Crusoé, en compagnie de son domestique Samedi. Une robinsonnade de plus ! se dit-on, mais l'hommage

au livre-source est rapidement mené, même si celui-ci transporte littéralement le jeune garçon, qui entreprend d'en faire la lecture à Samedi. D'où une discussion plaisante, car le domestique, ancien marin, a suffisamment voyagé pour émettre quelques objections. Mais une réponse clôt toute discussion : « *C'est écrit* ». Samedi, qui y est allé, sur la côte d'Afrique, n'a jamais vu de lions attaquer les navires. Mais « *puisque c'est écrit* »... Inversement, quand Samedi lui fait le récit de ses propres voyages, c'est Romain qui les trouve incroyables :« *Est-ce écrit ?» Samedi était bien obligé alors de convenir qu'il ne l'avait pas lu ; mais il l'avait vu. « Qu'est-ce que cela fait, puisque ce n'est pas écrit ?* »

Romain n'aura pas le loisir de devenir le navigateur et le naturaliste qu'attendait M. de Bihorel, ni même d'appliquer, comme on l'attendait, la leçon de Robinson. Il faut attendre *En famille* pour voir le modèle devenir productif, mais dans des conditions curieuses, qui font de la vie dans l'île un véritable jeu, un plaisir de l'isolement et non une expérience de la solitude. Mettant une espèce de pont-levis entre sa petite résidence particulière et le reste de la société, Perrine se construira son for intérieur plus qu'elle ne bâtira le monde. Non pas l'œuvre d'un ingénieur, mais une ingéniosité pour tirer parti des ressources naturelles, une sorte de sublimation des qualités ménagères dont Hector Malot semble nous dire toute la noblesse.

L'aventurier est d'abord un prédateur, qui se nourrit de cueillette, et qui, bien loin de préparer l'abondance, explore le manque, la disette. Avec cela, la pauvreté est enfantine, naturellement, tandis que l'accumulation participe du monde adulte. Les sommes énormes brassées chez Balzac et Zola ne produisent qu'un effet d'éloignement et le banquier, poète de la finance, joue avec de l'argent fictif ; les quelques pièces de l'enfant, en comparaison, prennent un tout autre air de réalité et la moindre dépense se fait sentir avec force. Le réalisme tient dans les limites de ce qui peut être dénombré. Un sou, c'est un sou. On ne peut évidemment dire « un million, c'est un million ». Quand Perrine se retrouve en possession de sept sous, c'est tout un « capital » Cependant, on n'a point là le départ d'une richesse, bien plutôt de petites leçons de calcul et d'économie, non dénuées d'intensité dramatique.

D'ailleurs Romain et Rémi sont des héritiers, comme est héritière Perrine, qui, elle, le sait mais veut se faire reconnaître et se connaître. Car c'est l'expérimentation qui compte, rendant improbable toute lecture définitive.

Ce texte apparemment transparent résiste à une déconstruction de son idéologie, parce que, comme toute fiction, il est lui-même jeu de construction et de déconstruction. Hector Malot est à sa façon un prédateur qui cueille au hasard de ses multiples références littéraires, mais, aussi scrupuleusement honnête que ses personnages, sans jamais voler. Essais, rêves sur le possible.

Pour M. de Bihorel les enfants servent « à recommencer notre vie quand elle a dévoyé ; cela sert à réussir ce que nous avons manqué ». Ce qui compte, c'est, offerte au lecteur, cette réussite personnelle de Romain, fils de Ma(te)lot, comme celle de Perrine, à qui l'auteur donne le nom de sa propre petite-fille, Perrine Mesplé, laquelle, dans le roman, doit faire la conquête de son grand-père. Liberté de l'écrivain faisant son autoportrait en manufacturier, ou le portrait de ses enfants, réels ou imaginaires, en petits vagabonds, comme la comtesse de Ségur dessinait ses petits-enfants en fils de pauvres. Liberté du lecteur qui se laisse captiver et qui s'essaie à son tour à ce jeu de rôles. Messieurs les éditeurs, rendez-nous *Romain Kalbris* ! ■